Markus Bacher

Exposition de la rentrée

22/09/18 - 10/11/18

Markus Bacher, Imayenne, 2013 - 2016 200x575cm Acrylique sur toile © Studio Rémi Villaggi, Courtesy Ceysson & Bénétière
@ Galerie Ceysson & Bénétière

Résumé

À l'occasion de sa rentrée de septembre, la Galerie Ceysson & Bénétière à l'honneur de vous présenter trois expositions simultanées : Painful Painting, de Ronald Ophuis, Markus Bacher et Interlude, de Francoise Ley qui seront visibles entre le 22 septembre – 10 novembre 2018 à la Ceysson & Bénétière de Wandhaff.

L'art de **Markus Bacher**génère quant à lui un langage personnel dans un subtil jeu de réminiscences lexicales puisées dans un *habitus* culturel autrichien. Langage car, pour l'artiste, sa peinture n'est qu'un autre moyen de s'exprimer.
Markus Bacher nous emporte dans son univers singulier où l'on peut voir, comme surgissant du fond de l'espace et du temps, des formes se faire ou se défaire dans une sorte de fusion ou de liquéfaction implacables. De ces chaos indéfinissables, motifs, figures et formes semblent jaillir dans l'effort. Ses œuvres fascinent, libèrent et interpellent nous laissant entrevoir des étincelles de vies naissantes.

Plus d'information

L'art de Markus Bacher, comme celui de nombre d'artistes autrichiens contemporains est comme nourri, imprégné, de ce syncrétisme romantique, dont Klimt, en le régulant, dans une géométrisation de mosaïste portant à son climax l'intensité expressive de la couleur, a réussi, sans le vouloir, à mixer l'art de Matisse et de Kandinsky avec la mosaïque byzantine. Peut-être, tout aussi tiraillé, comme le fut Mahler, par les contradictions de ses certitudes, savait-t-il qu'il corrodait « politiquement » l'impérialisme autrichien en l'assimilant avec ce territoire sans « pays » né de la fracture de ce qui fut l'imperium romanum ? L'art de Markus Bacher, comme celui, entre autres, d'Herbert Brandl - ou les précédant celui de Kurt Kocherscheidt -, contredit quelque peu cette croyance que plus un art vise à s'universaliser plus il se doit de se débarrasser de ses attaches vernaculaires. C'est, peut-être bien, le contraire qui se produit. Le retrait de ce qui devient « commun » accentue « l'estrangement » de formes et de contenus que proposent souvent des oeuvres apparemment décalées. Qui les regarde est d'abord sensible à la cohérence de leur exécution avec et leurs formes et leurs contenus. Et, les acteurs de la globalisation – ce que Boris Groys appelle « the new universalism » - en cours et en action, considèrent que leur premier

devoir politique et culturel est d'achever la représentation de cultures multiples et hétérogènes dictée par différentes identités culturelles. Plus l'art en Autriche a manifesté son « estrangement » mieux il s'est imposé comme nécessaire à une universalité indispensable.

Ces oeuvres, regardez-les, nous imposent leur redoutable et enchanteresse présence. Leur face nous arrête. Face à leur face. Elles se dressent devant notre regard pour nous ouvrir à leur opacité. Et non à leur transparence. On est loin d'emblée d'Hölderlin et du romantisme allemand. Mais tout aussi loin de Rilke. Prenons-nous ici le risque d'une lecture « impressionniste » ? Non pas ! Ce sont ces oeuvres qui la suscitent et guident notre approche. Et pour la dépasser, il nous faut nous déporter, par une vision de biais nous autorisant, quand même, à faire usage de notre savoir et de notre « connoisseurship ». À ce point, nous ne pouvons que constater que les repères balisant notre approche nous font cheminer hors de « l'habitus » culturel qu'a déterminé notre langue. Veit Loers rappelle, à ce propos, que Markus Bacher dit que sa peinture est juste un autre moyen de parler. Elle génère donc son langage où s'enclenche un subtil jeu de réminiscences lexicales puisées dans un « habitus » culturel autrichien. Une approche formaliste pourrait inciter un critique français à se risquer à propos de certaines peintures de Markus Bacher à citer Zao Wou-ki voire Louis Cane. Mais ces associations s'avèrent très vite relever du contresens. Les « sonorités » de son parler pictural nous évoquent plutôt celles des oeuvres du tyrolien Johann Evangelist Holzer et celles du souabe Franz Anton Maulbertsch. Comme l'a, avec pertinence, suggéré Veit Loers. On note chez l'un et l'autre, chez le souabe et le tyrolien, une sorte d'empressement, par leur tendance au fa presto à la Luca Giordano ou plutôt à celui des émules de Tiepolo, à faire saillir des éclats colorés des tonalités sourdes de fonds aériens où s'enchevêtrent, se disloquent et se déchirent des formes. Chez Markus Bacher, elles semblent aussi se disperser et se dissoudre dans une même texture : une sorte de tissu épais où elles s'abstraient. Comme dans les dernières oeuvres de Lovis Corinth, motifs, figures et formes ont l'air de jaillir dans l'effort, pour ne pas s'y

enliser, de la gangue de matière picturale maçonnée parfois par des étirements de matière colorée se désquamant non pas comme chez Gerhard Richter, mais comme, plutôt, dans les peintures « alpestres » d'Herbert Brandl.

On peut voir, comme surgissant du fond de l'espace et du temps, des formes se faire ou se défaire dans une sorte de fusion ou de liquéfaction implacables. Comme si l'univers se précipitait dans une fission nucléaire sans retour mixant toutes les structurations moléculaires et atomiques dans une soupe plasmique innommable d'où tente de s'établir un espace, ni plein ni vide, parcouru par des vaisseaux spectraux, des aéronefs incertains, des machines de guerre à la balistique improbable : le célèbre obusier Bertha, la bataille navale de Tsuschima, etc. On pourrait voir dans ces soupes spatiales, ces magmas incertains, ces chaos indéfinissables, une sorte de transcription en peinture des représentations, sur un écran vidéo affligé d'un flickering sans appel mais séduisant, de prémonitions de visions eschatologiques, cumulation de toutes les batailles, de toutes les calamités, de toutes les résurrections depuis la genèse et l'abandon par Dieu de l'Univers aux hommes. La prophétie ironique de toutes nos attentes ?

Mais l'engrènement ici de la forme et de l'idée est une sorte d'illustration de la prégnance des caractéristiques vernaculaires de l'art des pays de culture romantique. Même dans des oeuvres où s'incluent les accords des musiques de kiosque ! Comme dans l'art de Markus Bacher où les espaces colorés du grand décor baroque assimilent les images des jeux vidéo. Cet engrènement est moins sensible dans les configurations formelles produites ailleurs. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'identité. Simplement de ce qui constitue un « habitus ». De toute manière, la forme retrouve ainsi, comme toujours, son primat. Si elle ne proposait que des procédés convenus, l'oeuvre ne « fonctionnerait » pas. À l'instar de Mahler dans ses symphonies, Markus Bacher cherche, en peinture, par des chemins buissonniers, hors des sentiers battus, ce que nous voyons

quand nous regardons ses oeuvres, c'est-à-dire ce qui par sa nouveauté, son « estrangement », nous soulève et nous emporte. Pour le faire ainsi, dans ces flux de couleurs glaciaires ou incendiées, porteuses plus que d'aubes apolliniennes d'annonciations crépusculaires d'où jailliraient, quand même, les étincelles de vies naissantes, il faut : « je vous le dis : il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. »

Bernard Ceysson